
HOMÉLIE VIII.

JÉSUS INTERROGÉ SUR LES DROITS DES SOUVERAINS.

HOMÉLIE SUR LUC XX, 19-26.

Alors les principaux Sacrificateurs et les Scribes cherchèrent les moyens de se saisir de lui à l'heure même, parce qu'ils avoient bien reconnu que c'étoit contre eux qu'il avoit dit cette parabole ; mais ils appréhendoient le peuple. Ainsi ils avoient les yeux sur lui, et ils lui envoyèrent des espions qui contrefaisoient les justes, pour le surprendre dans ses paroles, afin de le livrer au Magistrat et au pouvoir du Gouverneur. Ces gens lui proposèrent donc cette question : Maître, nous savons que vous ne dites et n'enseignes rien que de juste, et que, sans acception de personnes, vous enseignes fidèlement la voie de Dieu. Nous est-il permis de payer le tribut à César ou non ? Jésus voyant leur artifice, leur dit : Pourquoi cherchez-vous à me surprendre ?

Montrez-moi un denier d'argent. De qui est cette tête et cette inscription? De César, répondirent-ils. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Ils ne trouvèrent rien dans ce qu'il venoit de dire qu'on pût reprendre devant le peuple, et surpris de sa réponse, ils se turent.

QUELLE histoire, M. F., que celle du Fils de Dieu, de l'auguste et divin Fondateur de notre foi! seule elle réunit au degré le plus éminent tous les caractères dont se compose la beauté morale, tous les contrastes qui peuvent saisir l'imagination et pénétrer le cœur; élévation suprême et abaissement profond, dévouement sans bornes pour les hommes et traitement barbare de la part de ces mêmes hommes, pureté céleste et souffrances inouïes, voilà ce que nous y trouvons à chaque page. Avec quelle émotion mêlée de frémissement ne voit-on pas ce Jésus, qui, d'un regard fait tomber à terre les gardes farouches qui venoient l'arrêter, souffrir en silence, souffrir, *comme une brebis muette*, leurs railleries, leurs injures, les coups dont ils le frappent! Avec quelle émotion profonde ne voit-on pas ce Jésus qui n'étoit *qu'un* avec le Père, s'écrier dans l'an-

goisse de son âme : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné* (1) ! Quel saisissement ne font pas éprouver ces paroles qui terminent une scène sans exemple : *Tout est accompli* (2) !

Avouons-le cependant, M. F.; quoique la vie entière de notre Sauveur doive attacher, émouvoir; transporter tout homme capable de sentir et d'aimer la beauté morale; quoique l'âme céleste de Jésus se déploie et brille d'un éclat plus divin à mesure que des maux réservés pour lui seul viennent fondre sur sa tête innocente; avouons-le; soit que le tableau déchirant de la vertu en apparence délaissée du Ciel, étonne la foiblesse de notre foi, soit que des émotions vives et pénétrantes fatiguent nos organes en se prolongeant, les endroits de la vie de notre Maître où nous nous arrêtons avec plus de complaisance sont ceux où il échappe à ses persécuteurs; où il les confond; où il déconcerte leurs artifices avec une noble simplicité, comme un homme fait brise en se jouant, les armes qu'un foible enfant lui oppose.

C'est sous ce point de vue intéressant que nous avons à vous le présenter. Venez le contempler avec nous; mais en l'admirant, pensons à serre

(1) Matt. XXVII, 46.

(2) Jean XIX, 30.

dans nos cœurs les leçons qu'il nous donne. Ainsi soit-il.

Le Sauveur venoit de proposer aux Juifs la parabole des vigneronns qui mirent à mort le fils même de leur maître, et que le père de famille fit périr dans son indignation. Cette image étoit si vive et si naturelle qu'ils n'eurent pas de peine à s'y reconnoître ; mais quelle impression fit sur eux cet avertissement grave et solennel ?

Saint-Luc nous l'apprend dans mon texte : *Alors les principaux Sacrificateurs et les Scribes cherchèrent les moyens de se saisir de lui à l'heure même, parce qu'ils avoient bien connu qu'il avoit dit cette parabole contre eux.* Ainsi loin de revêtir des sentimens de componction, ils s'irritent de plus en plus contre celui qui leur parle, et leur haine impatiente voudroit le faire périr sans délai. Quoi donc ! à la seule prédication de Jonas les habitans de Ninive ont fait pénitence, et les Juifs endurcissent leur cœur à la voix de celui qui est *plus que Jonas* (1) ! Peuvent-ils méconnoître sa mission divine ? N'ont-ils pas vu ces œuvres qui surpassent le pouvoir de l'homme ? N'ont-ils pas avoué que *jamais homme ne parla comme lui* (2) ? O fatales préventions de

(1) Matt. XII, 41.

(2) Jean VII, 46.

de l'orgueil! Qu'elle est effrayante cette résistance que le coupable oppose à la vérité! Dieu se révèle au genre humain. *La PAROLE* qui étoit au commencement, qui étoit avec Dieu, qui étoit Dieu (1), cette PAROLE descend sur la terre pleine de grâce et de majesté (2); elle se fait entendre aux enfans d'Adam, et ils ferment l'oreille! Que dis-je! ils s'irritent, ils forment contre elle d'affreux complots!

Hélas! les pécheurs ne sauroient souffrir qu'on leur présente le tableau de leurs vices et la perspective des maux qui les attendent. Et quoique cette haine de la vérité ne se soit jamais signalée d'une manière aussi terrible que chez les Juifs à l'égard du Sauveur, on en a vu chez tous les peuples, dans tous les siècles les plus déplorables effets. C'est par elle que de nos jours encore, au sein de l'Église chrétienne, tant de pécheurs vivent dans une profonde ignorance de leurs devoirs, qu'ils s'applaudissent, qu'ils croient sûre et droite la voie qui les conduit à la mort (3). Attentifs à conserver une conscience tranquille au milieu du désordre, ils craignent tout ce qui peut les dévoiler à eux-mêmes. Ils appellent *scrupule*, ce qui contrarie leurs passions; *outré*, ce qui les

(1) Jean I, 1.

(2) Jean I, 14.

(3) Prov. XIV, 12.

condamne : ils prennent pour une injure tout ce qui jette quelque lueur dans leur âme. La prédication de l'Évangile, au lieu de les désabuser, les aigrit; ils contestent contre les décisions de l'Écriture, comme si l'on pouvoit en appeler de Jésus à un monde corrompu. Les discours particuliers d'un Pasteur, quoique dictés par la tendresse, ne trouvent pas plus d'accès auprès d'eux. S'il se flatte quelquefois de les avoir remués, d'avoir trouvé l'endroit sensible de leur âme; bien loin qu'il puisse s'en applaudir, l'émotion, la douleur qu'ils éprouvent se tourne en irritation, en amertume. Ainsi les remèdes se changent pour eux en poison; ils trouvent la mort dans ce qui devoit leur donner la vie, et comme dit l'Écriture : *La bonne odeur de Christ devient pour eux une odeur mortelle qui les fait mourir* (1).

Je reviens aux Docteurs Juifs. *Ils cherchoient les moyens de se saisir de Jésus à l'heure même; mais, ajoute l'Évangéliste, ils craignirent le peuple.* Les voilà donc ces Docteurs en Israël qui prétendoient aux honneurs de la science et de la sainteté, les voilà retenus du plus affreux des crimes par la crainte de ce peuple qu'ils méprisent, dont ils disoient : *Cette populace qui*

(1) 2 Cor. II, 15. 16.

n'entend point la loi est abominable (1)! Quelque frappante que soit cette idée, ce qui me frappe davantage encore, c'est qu'une telle situation est une suite naturelle et presque nécessaire de cet orgueil qui remplissoit leur cœur et leur faisoit un besoin des hommages et de l'admiration. Et comment des hommes nourris dans l'étude de l'ancienne loi, ou plutôt des traditions qui la défiguroient; des hommes accoutumés à se regarder comme les interprètes, les oracles de la morale et de la Religion; des hommes enfin qui *prétendoient enseigner les autres*, seroient-ils devenus les disciples du Christ? Pouvoient-ils recevoir sans répugnance une doctrine nouvelle qui venoit redresser leurs erreurs, les mettre en évidence, renverser l'édifice de leur réputation, de leur crédit, détruire tout ce qui composoit leur existence?

Reposons un instant nos regards sur ce peuple plus juste et plus sensible qu'eux, qui sert de rempart à Jésus contre leur rage et dont le cœur s'ouvre à ses leçons. Il n'étoit pas étranger aux préjugés nationaux; mais ces préjugés n'étant point cimentés chez lui par l'orgueil de la science, se dissipent à la lumière de la vérité, comme un léger brouillard aux rayons du soleil. Exempt d'ambi-

(1) Jean VII, 49.

tion, de jalousie, ce peuple est frappé de l'éclat des perfections divines qui brillent en Jésus; rien n'arrête dans son cœur les heureux mouvemens de l'admiration et de l'enthousiasme.... Et contre qui eurent à lutter dans tous les temps ces hommes distingués qui vinrent enrichir la terre de vérités nouvelles? C'est contre ceux qui étoient en possession de diriger l'opinion publique. C'est contre des savans dont ils détruisoient les systèmes et bouleversoient les idées, qu'ils réduisoient en quelque sorte à recommencer leur éducation. Ce n'est pas contre le peuple chez qui l'amour-propre ne vient pas altérer l'instinct de la vérité et la droiture du cœur.

Hélas! que dis-je? Ces réflexions pouvoient convenir jadis, dans un autre siècle ou même encore dans les premiers jours de notre ministère. Quels changemens, grand Dieu, depuis cette époque! Tout paroît changé, jusqu'au cœur de l'homme qu'une affreuse lumière nous a dévoilé. Sous quel aspect il s'est présenté ce peuple qui formoit alors une classe si intéressante aux yeux du sage et du Chrétien! Il a bu aussi dans la coupe de l'orgueil; il semble avoir honte de sa candeur, de sa simplicité première. Emporté par des passions dont rien ne réprime la fougue ou ne règle la marche, il n'entend pas toujours la voix de ses amis fidèles, de ses pères

spirituels; il croit n'avoir pas besoin de leurs instructions. Le dirai-je? o mon Dieu! il prétend quelquefois s'affranchir de ta dépendance, se passer de ta protection, se faire son sort à lui-même. Il viole audacieusement tes lois et profane tes sabbats; il pense élever l'édifice de sa fortune en éloignant ta bénédiction de sa demeure, en allumant ton courroux. Ainsi livré à la cupidité, à l'amour du luxe et des vaines jouissances, il n'est plus semblable à lui-même; il a perdu les qualités aimables et la félicité de son état. Hé quoi! ce malaise toujours croissant qu'il éprouve et qui est le partage de celui qui sort de sa place et trompe sa destination, ne le ramènera-t-il point dans cette heureuse voie de la simplicité, de la piété que lui traça la Providence? Ne reviendra-t-il point à ces vertus qui donnoient jadis à l'artisan, au cultivateur un esprit calme, un cœur satisfait!

O vous à qui ces réflexions s'adressent, regardez autour de vous! Dans cette condition obscure, si chère à la Religion, si fort honorée par le Fils de Dieu, il est encore des âmes pures et dociles qui se sont préservées de la contagion. Elles offrent aux Ministres du Seigneur le tableau du Chrétien qui s'ignore lui-même, d'autant plus grand qu'il est plus humble et plus simple. Nous nous consolons auprès de ces fidèles : nous les

admirons en silence, crainte de ternir par des louanges la pureté de leur âme; puisse leur nombre s'accroître dans cette Église et nous être en édification.

Les ennemis de Jésus n'osèrent l'immoler sur le champ à leur fureur, *parce qu'ils craignoient le peuple*; mais qu'attendre de cette modération que leur impose une considération toute humaine? Celui qui ne craint pas l'œil perçant du Très-Haut, s'abstiendra-t-il long-temps du crime que son cœur désire? Il dissimulera, mais en attendant un moment favorable, et il saura le faire naître ou le hâter.

Tel est le plan que suivent les principaux des Juifs. Ne pouvant, comme la bête féroce, s'élan- cer sur leur proie, ils vont, tels que le serpent, ramper à ses pieds, cherchant à l'étouffer dans leur replis monstrueux.

Ils l'observèrent de près, dit Saint-Luc, *et lui envoyèrent des espions qui contrefaisoient les justes, pour le surprendre dans ses paroles, afin de le livrer au Magistrat et au pouvoir du Gouverneur*. Saint-Matthieu nous apprend que ces espions étoient eux-mêmes des Phari- siens, d'entre ceux apparemment qu'on ne crut pas suspects au Sauveur, et des Hérodiens, c'est- à-dire, des partisans d'Hérode Antipas, qui, à l'imitation de ce Prince, étoient entièrement dé-

voués aux Romains. Ainsi, pour perdre l'innocent, les Phariséens ne rougissent pas de se liguier avec des hommes qu'ils regardent comme ennemis de leur patrie.

Tant de fois confondus par les actions du Sauveur, ils essaient de *le surprendre dans ses paroles* : ils se flattent qu'il leur sera plus aisé d'y réussir. Ils savent, pour me servir d'une expression de l'Écriture, que *celui qui ne pêche pas par sa langue, est un homme parfait* (1), et que rien n'est plus difficile que de joindre à cette candeur qui distingue l'homme aimable et vertueux, la prudence nécessaire pour ne pas même laisser échapper un mot dont puisse abuser la haine.

Ces espions viennent donc à Jésus, *en feignant d'être justes*, c'est-à-dire, d'avoir de l'estime pour sa personne et un désir sincère de profiter de ses leçons.

Mattre, lui disent-ils, *nous savons que vous ne dites rien que de vrai, et que sans acception de personnes, vous enseignez fidèlement la voie de Dieu.* Qu'il est différent ce langage, de celui qu'ils tenoient naguère, lorsqu'ils accusoient le Seigneur d'être un séducteur armé d'un pouvoir infernal ! Mais aujourd'hui ils se propo-

(1) Jaq. III, 2.

sent de lui inspirer une sécurité trompeuse ; ils veulent l'engager à répondre ; ils espèrent qu'en paroissant admirer cette liberté dans ses discours qui l'élève au-dessus des considérations humaines, ils le feront parler avec plus de confiance, et qu'ils tireront ainsi de sa franchise des armes contre lui-même. Telle fut toujours la perfide adresse des méchans. Ils commencent par exalter chez l'homme de bien les vertus mêmes dont ils veulent abuser pour le perdre.

Pleins de cette espérance, ils font enfin à Jésus cette demande insidieuse : *Nous est-il permis de payer le tribut à César ou non ?* Vous savez, M. F., que les Juifs cherchoient dans leur Religion des motifs pour s'affranchir de la domination des Romains auxquels ils n'appartenoient que par droit de conquête. Ils se plaisoient à penser qu'étant le peuple de Dieu, ils ne devoient obéir qu'à lui. Si les Pharisiens feignent d'avoir quelque doute à ce sujet, c'est pour faire à Jésus une question à laquelle il leur paroît impossible qu'il réponde sans se perdre ; car, disent-ils en eux-mêmes, s'il répond qu'il ne faut pas payer le tribut, les Hérodiens l'accuseront auprès du Gouverneur, comme fauteur de la rébellion, comme ennemi de César. S'il dit au contraire qu'il faut le payer, nous l'accuserons auprès du peuple, comme partisan de la tyrannie, comme ennemi de la nation et de la loi.

Quelle passion que l'envie, M. C. F. ! Par combien de bassesses, de démarches honteuses, elle fait acheter à l'homme le plaisir affreux de la satisfaisaire!

Les Juifs ne peuvent pas même le goûter cet affreux plaisir. Jésus démêle leur dessein sanguinaire à travers ce faux dévouement. *Hypocrites*, leur répond-il, et ce mot seul doit bouleverser leur âme en leur montrant que le Seigneur les a pénétrés; *Hypocrites, pourquoi voulez-vous me surprendre?* Est-ce ainsi que vous croyez pouvoir en imposer au Fils de Dieu, à celui qui connaît toutes choses, qui sonde les cœurs et les reins (1) ? Vous flatteriez-vous de le faire tomber dans le piège, parce que vous l'avez couvert de cette amorce de la louange à laquelle se prennent les aveugles mortels?

Montrez-moi un denier, ajouta le Sauveur. *De qui est cette tête et cette inscription? De César répondirent-ils. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Ainsi sans affecter de réserve, Jésus évite de prononcer sur l'origine et les fondemens des droits de César. Il se borne à rappeler aux Juifs les circonstances politiques où se trouve leur patrie, et dont ils ne sauroient dis-

(1) Jean XXI, 17. Apoc. II, 25.

convenir. Il les oblige à décider eux-mêmes la question proposée, puisqu'enfin reconnoître que César règne sur eux, qu'il y jouit des droits du souverain, c'est avouer qu'il faut lui payer le tribut et se soumettre à son autorité. *Rendez à César ce qui est à César.*

Mais ce n'est pas assez pour le Sauveur de cette réponse où brillent également la prudence et la vérité. Il veut ramener les Juifs à l'idée de ce Dieu par qui les rois règnent, et de qui émane toute souveraineté. Il veut leur faire entendre que si son pouvoir est distinct de celui de César; si ses droits sont supérieurs, ils ne sont cependant pas opposés, et qu'en étant soumis à celui qui les gouverne, ils peuvent rendre au Maître du monde l'hommage qu'il attend des vrais adorateurs; que c'est même pour eux le moyen d'adorer cette Providence qui a permis qu'ils fussent assujettis à un prince étranger; qu'ils doivent donc obéir à ce prince en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu. *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.*

A l'ouïe de ces paroles pleines de grâce et de sagesse, les ennemis de Jésus sentent que leur artifice retombe sur eux-mêmes. Ce peuple qu'ils avoient voulu rendre spectateur de leur triomphe, est témoin de leur honte. Ils se retirent déconcertés et confondus : ils ne pen-

sent pas même à sauver les apparences ; ils ne pensent qu'à fuir l'œil divin qui lit au fond de leur âme.

Pour nous, M. F., heureux disciples de Jésus, nous partagerons son triomphe ; nous jouirons de la confusion de ses ennemis, et pesant attentivement sa réponse, nous en tirerons pour nous-mêmes d'importantes leçons.

1.^o Admirez d'abord, Chrétiens, la profonde sagesse de la Religion et sa céleste influence sur le bonheur des sociétés ; car, pour se faire une juste idée de la doctrine du Sauveur dans mon texte, c'est uniquement sous ce point de vue qu'il faut l'envisager. Conservatrice suprême de l'ordre, elle ne proscrie aucune forme de gouvernement, comme elle n'en conseille aucun : elle s'accommode à tous : elle sanctionne en chaque lieu celui qui est établi. Tandis que la philosophie ou la politique raisonne sur l'origine de la souveraineté, Jésus n'examine pas les droits de César. César règne ; c'est lui dont la nation reconnoît le pouvoir, et dont on lui présente l'effigie ; c'en est assez pour le respecter et se soumettre. Il savoit, ce divin Sauveur, qu'un gouvernement régulier, fût-il le pire de tous, est mille et mille fois préférable à l'anarchie. O mon Maître ! tu portois ta pensée sur ces calamités affreuses que tes concitoyens infortunés devoient amasser sur

leur tête, en s'élevant contre les Romains. Tu voyois dans un avenir plus éloigné ce déluge de maux que devoient répandre sur le monde ces esprits audacieux et téméraires toujours prompts à renverser ce qui est établi. Tu voyois ces passions déchaînées à leur voix qui ont désolé la terre.

Mais la Religion ne se borne pas à protéger l'ordre social ; seule elle lui fournit une base ferme et réelle en donnant à la soumission un caractère religieux, en nous déclarant *qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et que celles qui subsistent ont été établies de Dieu* (1). Perdez de vue cette grande vérité ; cessez d'apercevoir et de tenir cette chaîne qui descend d'une région supérieure et rattache l'édifice social à la cité céleste ; dès lors le principe de la subordination est affaibli et même détruit. Du moment que la soumission à la loi n'est plus une suite de celle qu'on doit à Dieu, l'homme ne voit dans cette loi que la volonté ou le caprice de ses semblables : tel que l'animal qui mord sa chaîne, il porte en frémissant un joug contre lequel son âme se révolte ; il ne voit de bonheur que dans l'indépendance, et le pouvoir fragile, l'existence même du Magistrat,

(1) Rom. XIII, 1.

du Monarque est à la merci du premier furieux qui osera pousser un cri d'affranchissement.

Qu'elle est belle au contraire, qu'elle est précieuse cette alliance que forme l'Évangile entre les vertus religieuses et les vertus sociales ! Que j'aime à voir le Fils de Dieu former tout ensemble le citoyen et le Chrétien, l'homme du ciel et l'homme de la terre ! *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* Rendez à César ce qui est à César, par obéissance pour Dieu. Voilà la soumission noble de l'être immortel qui rend hommage à l'autorité, *non-seulement par la crainte de la punition, mais aussi par un motif de conscience* (1). C'est la liberté des enfans de Dieu, toujours libres en effet, parce qu'en se soumettant volontairement aux hommes, ils n'obéissent qu'au devoir, ils n'obéissent qu'au Seigneur; ils craignent Dieu et n'ont point d'autre crainte. Ainsi la Religion qui est toute harmonie, en rappelant aux maîtres du monde qu'ils ont eux-mêmes un Maître auquel ils rendront compte du pouvoir qui leur fut confié, leur assure, de la part des peuples, la soumission que pour leur propre bonheur les peuples doivent leur rendre. Ainsi la Religion tempère l'orgueil des puissans, enno-

(1) Rom. XIII, 5.

blit la dépendance des foibles. Elle inspire aux premiers, l'amour ; aux seconds, les sentimens généreux, et de cette relation de prince et de sùjets qui ne seroit sans elle que l'empire du pouvoir sur la foiblesse, elle fait un lien moral mêlé de force et de douceur. Elle divinise, pour ainsi dire, les institutions sociales en leur apposant son sceau bienfaisant. Ainsi la Religion qui nous offre d'immortelles espérances pour une autre vie, est encore pour nous dans celle-ci l'unique garant du repos et de la liberté !

O mortels insensés, dans quels égaremens tombe la raison de l'homme, lorsqu'elle ne se dirige plus par cette Raison Suprême dont elle émane, et qui dicta nos Saints Livres ! Ces mêmes paroles, Chrétiens, ces paroles de notre Maître qui nous fournissent tant de sujets d'admiration, ont été l'objet des critiques, des blasphèmes de ces hommes à courte vue qui ont failli bouleverser la terre pour la régénérer. Ils ont osé prétendre que l'Évangile favorisoit le despotisme, qu'il faisoit des tyrans et des esclaves ; et ils n'ont pas vu qu'il ne peut y avoir ni tyrans ni esclaves dès que les rois et les peuples voient entr'eux le Dieu qui les unit et qui les jugera. Ils n'ont pas vu qu'en effet ce délire effrayant du pouvoir dont furent possédés si souvent les empereurs de l'ancienne Rome, et qui les méta-

morphosoit en bêtes féroces, a disparu des lieux où l'Évangile est connu et pratiqué. Eux seuls avec leurs désolantes doctrines peuvent le reproduire ; et ne l'ont-ils pas fait reparoître chez la multitude lorsqu'après l'avoir armée du pouvoir, ils l'ont séparée de son Dieu ? N'est-ce pas elle alors qui étoit devenue le plus épouvantable des tyrans ? O leçons de l'expérience, que vous avez été terribles ! Oh ! que nous avons appris à nous défier de cette *sagesse qui n'est point selon Christ !*

2.^o Apprenons encore de la réponse du Sauveur quel esprit doit animer ses Ministres, et quels discours doivent se trouver dans leur bouche. Organes de la Sagesse éternelle, malgré leur indignité, ils doivent s'efforcer d'être impassibles comme elle : ils doivent se montrer supérieurs à toute prévention humaine, à tout esprit de parti. Ce n'est point l'homme qui parle dans ces temples ; c'est le serviteur de Dieu. S'il porte un cœur susceptible des mêmes impressions, des mêmes foiblesses que celui de ses frères, il ne lui est pas permis d'en écouter les mouvemens. Chargé de modérer, de réprimer chez eux les passions, il doit leur paroître étranger, comme les habitans du ciel.

Sans doute dans cette chaire de vérité où nous parlons au nom du Très-Haut, le langage

de l'adulation envers les Puissances dégraderoit notre caractère ; mais un langage opposé à l'ordre , à la subordination seroit plus coupable encore et plus déplacé. Circonspects et sincères à la fois , comme notre Maître , nous devons craindre de nous engager dans les discussions épineuses de cette politique qui est la science des enfans du monde ; nous devons nous renfermer dans les bornes de notre ministère. Mais ce ministère nous appelle aussi à vous présenter quelquefois des sujets trop négligés peut-être , à vous entretenir quelquefois des obligations diverses du citoyen , toutes sanctionnées par cette même Religion qui nous forme aux devoirs d'enfant , d'époux , de père. Revêtus d'une magistrature morale , toute foible qu'elle est contre les passions ; Ministres de paix , nous devons faire régner la paix autant qu'il est en nous , dans la société dont nous faisons partie. Ainsi quand un État est agité par des troubles civils , dans ces temps malheureux où des prétentions opposées divisent les enfans d'une même patrie , les Ministres de Jésus doivent les rappeler à l'esprit de la Religion , faire retentir les mots sacrés de concorde et d'amour , s'efforcer de rouvrir à ces doux sentimens des cœurs déchirés par la haine. Ainsi lorsqu'un peuple égaré se soulève contre son Prince , quelque foible que soit le parti du

Souverain ,

Souverain , ils doivent parler de la fidélité qui lui est due. En tout temps , en toute occasion , uniquement attachés à l'Évangile ; ils doivent répéter cette déclaration d'un apôtre : *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures . . . Celui qui s'oppose à elles s'oppose à un ordre que Dieu a établi , et ceux qui s'y opposent attireront sur eux la condamnation.* (1). Lors même que , comme Jésus , ses Ministres se trouveroient placés dans des circonstances difficiles où l'on épieroit leurs discours , ils devroient dire encore : *Rendez à César ce qui est à César.*

3.º Mais si c'est pour vos Pasteurs un devoir particulier de chercher à faire naître ces dispositions nécessaires au maintien des États , le devoir de tous les membres de l'Église est de les revêtir ces dispositions par patriotisme , par un principe de conscience et pour honorer la foi qu'ils professent.

Oh ! comme ces vertus brillèrent avec éclat chez les premiers disciples du Seigneur ! Quel spectacle ils donnèrent au monde ! Qu'il étoit beau de voir ces Chrétiens pour qui l'on inventoit des tortures nouvelles , en qui l'on ne voyoit plus ni des citoyens ni des hommes , envers qui

(1) Rom. XIII, 1. .

l'on violoit et les lois de l'empire et celles de la nature , n'en demeurer pas moins défenseurs vaillans et membres paisibles de l'État ! Qu'il étoit beau de les voir prier pour des princes barbares , dans ces tombeaux où ils étoient forcés par eux de cacher leur culte et leur piété ; prier pour Néron , et sur le front d'un monstre qui n'avoit plus rien d'humain , respecter encore le caractère sacré dont l'avoit marqué la Providence ! Qu'il étoit beau de les voir triompher de leurs persécuteurs par leur constance , et montrer aux plus féroces que leur pouvoir et leur rage ne sauroient faire oublier à des Chrétiens les devoirs de citoyen et de sujet !

Placés dans une situation bien différente , le même esprit de douceur et de sagesse doit à plus forte raison nous animer. Oui , M. F. , aujourd'hui que le Seigneur nous a rendu la liberté , l'indépendance , nos lois , nos magistrats , notre patrie , plus que jamais , il faut entrer dans les vues de notre Grand Bienfaiteur. Il faut avoir horreur de tout ce qui pourroit troubler l'État et porter atteinte à notre heureuse restauration. Devenus membres de cette antique Confédération , où l'on estime avant tout l'esprit de modération , l'amour de l'ordre et de la paix , il faut nous montrer dignes de cette honorable association ; il faut ne point forcer nos

frères à nous repousser ou à regretter de nous avoir tendu la main. Qu'on retrouve donc chez nous en toute occasion la soumission à la loi, le respect pour ceux qui gouvernent et l'amour du bien public.

Voilà ce qu'exige de nous notre qualité de citoyen; et les circonstances où se trouve l'Église Protestante nous en font une nouvelle loi. C'est ainsi que nous devons fermer la bouche à ses détracteurs qui semblent se proposer de la rendre suspecte, odieuse aux Puissances. Ils ne craignent pas de dire que l'esprit de la réforme conduit à l'anarchie; qu'il est essentiellement contraire à un gouvernement paisible et régulier. Vos Pasteurs ont gémi de ces inculpations calomnieuses. Cent fois ils ont été prêts à les repousser; mais ce n'est pas par des paroles ou par des écrits qu'il faut leur répondre. Il faut montrer par notre conduite l'erreur de ceux qui nous accusent, et en demeurant invariablement attachés à ces principes du Protestantisme que nos pères nous ont transmis avec le sang, il faut faire voir qu'ils ne nous empêchent point de revêtir les dispositions qui assurent la paix et le bonheur des États. L'Église charge tons ses enfans du soin de la justifier. C'est à leur prudence, à leurs vertus qu'elle confie son honneur et son repos. Et où est celui qui voulût par des

sentimens et des actions répréhensibles, ou seulement par des propos inconsidérés, exposer l'Église, la Patrie et, sans courir peut-être aucun danger personnel, compromettre des intérêts si sacrés et si chers ?

Mais pour remplir ainsi nos obligations sociales, il faut, suivant les leçons de Jésus, il faut être animé par des motifs supérieurs à la terre : il faut ne perdre jamais de vue le premier des supérieurs, celui de qui vient toute puissance, toute autorité : il faut lui payer avant tout, dans tous les instans, dans tous les mouvemens du cœur, dans toutes les actions de la vie, l'hommage de la reconnoissance, de la foi, de l'adoration, du dévouement : il faut s'être accoutumé à rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, c'est-à-dire, tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, parce que tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes lui appartient ; car, dit l'Écriture : *Nous ne sommes point à nous-mêmes ; nous sommes à celui qui nous a rachetés à grand prix* (1). Alors pour lui plaire, nous rapporterons tout à sa gloire ; dans toutes nos relations nous suivrons les règles qu'il nous a prescrites ; nous nous tiendrons dans les bornes qu'il nous a fixées. Nous rendrons à chacun ce qui lui est dû ;

(1) 1 Cor. VI, 19.

à nos supérieurs le respect et l'obéissance, parce qu'ils sont ses représentans sur la terre ; à tous les hommes, notre bienveillance et nos services, parce qu'ils sont ses enfans et nos frères. Ainsi nous attirerons sur nous la bénédiction du Maître du monde. Il couvrira de son bouclier notre Sion ; il affermira sa paix.

Et savons-nous, foibles humains, ce qu'il peut faire en faveur d'un peuple dont il est le Dieu ? Savons-nous ce qui doit résulter de ces événemens inouïs dont nous avons été les témoins, de ce mouvement sensible qui semble entraîner les esprits vers les idées religieuses ? O Providence ! prépares-tu de loin ces temps promis par les Prophètes et les Apôtres, où la *foule des nations entrera dans l'Église* ; ces temps fortunés où il n'y aura plus qu'une foi, comme il n'y a qu'un Dieu, qu'un Rédempteur ? Soumis à ta volonté suprême, il nous sera donné peut-être de concourir à ces grands desseins. Oui, M. F., la semence de la Réformation a germé dans le cœur même de ses ennemis ; il dépend de nous peut-être, en leur offrant le ravissant spectacle de *la Religion pure et sans tache*, des vertus douces et modestes que prescrit l'Évangile ; il dépend de nous peut-être de les ramener, de servir un jour de point de ralliement pour rassembler les peuples sous les bannières de

Christ. Ainsi, quoique foible dans ses commencemens, et soumise à un joug étranger, l'Église de Jérusalem vit entrer dans son sein des convives d'Orient et d'Occident. O Dieu, qui daignes nous épargner ses tribulations, inspire-nous sa foi et ses vertus ! Embrase-nous de zèle pour ta gloire, et donne-nous d'avancer ton règne ici-bas ! Amen. Amen.
